

numéro 13

juin 2008

[a r k h a i]
Αρχαί

www.arkhai.com

« ici »

.....
Séverine Viret

« ici » se propose de raconter quelques histoires de la vie quotidienne. Cette suite de récits s'articule en chapitres, chacun portant le nom d'un personnage. Chercher ce dernier serait cependant une erreur, car s'il semble présent, il est physiquement et verbalement absent. En effet, dans le chapitre qui lui est consacré, il n'a pas droit à la parole. Ce sont les autres qui parlent de lui, pour lui. Dans un autre récit, au détour d'un autre dialogue, il pourra s'exprimer, peut-être même se défendre, se justifier, donner sa version des événements.

Ces récits sont conçus comme des chroniques qui, en se croisant et en se confrontant, vont peu à peu permettre au lecteur de reconstituer un ensemble de faits, d'événements grands et petits. La trame fictive qui s'élabore au fil des chapitres n'est pas linéaire. Il s'agit au contraire d'une tentative de rendre compte de la complexité d'un monde de manière plurielle. C'est, nous le pensons, particulièrement manifeste à travers les personnages, ceux-ci étant abordés sous des angles variés, des points de vue subjectifs, voire des avis contradictoires. Nous présentons ici le troisième chapitre.

S. V.

troisième chapitre: Marie Mège

– Appelez les urgences et demandez Mège. Vite!

Certains jours, ou certaines nuits, Sébastien Dayan trouve qu’il fait un sale métier. Il n’est sûrement pas le seul. Marie Mège, médecin responsable de l’hôpital, doit le penser aussi lorsqu’elle comprend qu’elle devra annoncer à Lucy Lavoué que son fils Léo vient de mourir dans un accident de voiture. Lucy hurlera que ce n’est pas possible, que les médecins vont réussir à le sauver, qu’il faut l’emmener à l’hôpital universitaire en hélicoptère, que là ils pourront faire l’impossible.

– Lucy, appela doucement Bernard, réveille-toi.

– Hmm. Quoi?

– Il faut qu’on aille à l’hôpital.

– Pourquoi? Qu’est-ce qu’il se passe?

– C’est Léo. Il a eu un accident de voiture.

– Quand? s’écria-t-elle.

– Il y a deux heures environ.

– Il est blessé?

– Je ne sais pas.

– Comment tu ne sais pas! Qu’est-ce qu’ils ont dit au téléphone?

– Rien. Enfin si, qu’on devait venir tout de suite.

Bernard entrevit bien que c’est lâche de mentir. Mais il n’avait pas le courage de lui répéter les paroles du policier. Le pire était à venir. Il ne voulait pas être le messager funèbre. Il aurait déjà assez à affronter les cris et les larmes. Il espérait juste que le personnel agirait avec tout le tact possible et qu’on lui donnerait un café pour tenir le coup jusqu’au matin. Et se réchauffer.

Apercevant la veilleuse de nuit, Christophe Magnan ouvrit la porte avant du bus. Quand il fait un tel froid, il préfère laisser les portes fermées pour garder la chaleur à l’intérieur.

– Ouf, souffla la veilleuse en s’asseyant sur un des sièges près du chauffeur, quelle nuit!

– Il paraît qu’il y a eu un accident, hasarda Christophe.

– Oui, des jeunes du coin.

– Ce n’est pas étonnant, la route est une vraie patinoire. Même encore ce matin alors qu’il y a du soleil. C’est grave?

– D’après le docteur, le passager va s’en sortir, mais pour le conducteur, elle n’a rien pu faire. Il était déjà à moitié mort quand ils l’ont amené. Pas beau à voir.

Tout en démarrant, Christophe Magnan se dit que ça ne doit pas être drôle tous les jours d’être médecin. Des malades, des morts, des vieux, des blessés. De temps en temps une naissance. Parfois une guérison. Pas souvent

des bonnes nouvelles, en somme.

– Faut quand même être solide, murmura-t-il.

– Comment, demanda la veilleuse.

– Je dis qu’il faut quand même être solide pour faire un métier comme toubib, répondit Christophe.

– Ah, vous parlez de Madame Mège, comprit la veilleuse. Oui, elle a du cran.

– Elle est jeune pourtant. Une trentaine d’années. Pas plus.

– Il paraît qu’elle en a pas mal vu. Déjà à la naissance, elle a failli y passer. On raconte que sa mère est morte en couches. Alors, c’est sûr, un départ pareil, ça marque pour la vie.

– De nos jours, des choses aussi fâcheuses ne surviennent plus, objecta Berthe Cédelle qui était montée à la gare. C’est du temps de ma maman que les femmes ou les bébés mouraient à la naissance.

– Si, ça arrive encore, rétorqua la veilleuse, mais comme c’est très rare, ça frappe d’autant plus.

– C’est peut-être pour ça qu’elle a fait médecin, conclut Christophe Magnan.

Il referma les portes, engagea la première vitesse, mit le clignotant et s’arrêta. Arlette Picoche tapait contre la vitre.

– Merci !

Le bus démarra enfin pendant qu’Arlette reprenait son souffle.

– C’est complètement gelé, parvint-elle enfin à articuler. J’ai failli tomber plusieurs fois. Il ne manquerait plus que je me casse un bras ou une jambe. Des temps pareils, ça vous mène droit à l’hôpital. Enfin, heureusement qu’on l’a, l’hôpital. C’est quand même pratique. Surtout avec des enfants. Tiens, une fois Alex a eu passé 40 degrés de fièvre. Un dimanche, bien sûr. Ce genre de problème arrive toujours un dimanche, un jour où les médecins ne travaillent pas.

– Vous ne travaillez pas non plus le dimanche, intervint Christophe pour la vexer et donc la faire taire.

La route est mauvaise, il doit se concentrer. Avec Arlette comme passager, c’est difficile. Le coup porta. Arlette lui jeta un regard noir et alla enfin s’asseoir quelques rangs plus en arrière. Elle se souvenait bien de ce dimanche. Il avait fallu habiller Alex qui claquait des dents, prendre le bus pour aller à l’hôpital. Parce qu’elle n’a pas de voiture. Pas les moyens, avec une paie d’ouvrier, seule pour élever son enfant. Puis il avait fallu attendre, et encore attendre. Arlette estimait au moins une heure. La secrétaire avait consulté le planning des médecins de garde, avait composé un numéro et expliqué le cas au téléphone. Et d’abord qu’est-ce qu’elle en sait la secrétaire, avait pensé Arlette. Puis il avait fallu attendre et attendre encore. Quand le médecin était enfin arrivé, elle avait enfilé sa blouse blanche, puis elle avait

encore trouvé moyen de discuter un long moment avec l'infirmière. Bon, s'était dit Arlette, on ne peut pas dire qu'elle soit stressée, la dame. À part une urgence de temps en temps, mais cela ne doit pas se produire souvent. Quelques fois un réveil au milieu de la nuit. Une ou deux fois par année. Pas de quoi en faire tout un plat. Une mère doit bien se lever aussi la nuit. Quand le bébé a faim, quand les enfants font des cauchemars ou qu'ils vomissent tous les quarts d'heure.

– De toute façon, ils n'ont pas d'enfant, conclut Arlette à haute voix. Mais quand même, avec deux salaires de toubib ils n'ont sûrement pas eu besoin d'emprunter à la banque pour acheter leur usine à Sangale. Habiter dans une usine. Non mais vraiment. On voit bien qu'ils n'y ont jamais travaillé, à l'usine.

– Il paraît que c'est à la mode, risqua un jeune homme assis de l'autre côté du couloir mais qu'Arlette, absorbée par ses réflexions, n'avait pas encore aperçu. On en voit de plus en plus dans les revues. Cela s'appelle des «lofts». C'est le mot qu'on utilise pour désigner ce genre de logement dans des usines désaffectées. Elles sont assainies, rénovées et transformées en habitation. C'est très lumineux et il y a beaucoup d'espace.

– Ouais, un truc qui doit coûter vachement cher en chauffage, lâcha Arlette. Et puis les kilomètres pour aller chercher une bière dans le frigo. Tiens, peut-être qu'ils font comme dans le film de Besson. Vous connaissez ce film où il y a une chinoise qui fait du patin ...

– mais c'est ...

– ... à roulettes. Il se passe dans un endroit comme ça justement. Je ne me souviens plus du titre. C'est avec Bohringer, l'acteur. Il passe toutes ses journées dans une baignoire. Et puis il y a cette chinoise en patins à roulettes. Ah c'est bête. Je ne me rappelle plus comment il s'appelle. Enfin, c'est complètement débile de passer ses journées dans une baignoire. C'est bien du cinéma ça. C'est bon pour les snobs qui n'ont rien d'autre à faire. Faut au moins être rentier pour se permettre ce genre de fantaisie.

– Je pense que Rodolphe doit sortir de temps à autre de sa baignoire pour aller à l'hôpital, sourit le jeune homme en se levant. Et Marie n'a pas précisément le type asiatique!

Et devant l'air interloqué d'Arlette il précisa : c'est ma belle-sœur. En empoignant la main courante, il ajouta : au fait, le titre du film c'est Diva. Et le réalisateur n'est pas Besson mais Beinex, Jean-Jacques. Christophe attendit qu'il eût terminé sa phrase, trop content que quelqu'un cloue une fois le bec à Arlette, en admettant que ce fût possible.

– À part ça, il y a bien une chinoise et une baignoire. Mais surtout il y a un jeune homme passionné de musique. Il est amoureux de la cantatrice, la divine Diva, acheva-t-il.

Le jeune homme sauta le premier sur le trottoir, puis tendit galamment

sa main à Berthe pour l'aider à descendre. Il fit un petit salut de la tête tout en souriant ironiquement à Arlette et courtoisement à Berthe qui le remerciait de son aide. Sur ce, Christophe appuya sur le bouton orange qui commande la fermeture des portes. Il rayonnait.

Sans prendre le passage piétons, Berthe traversa la place du Marché et entra dans le pub du même nom où elle commanda un thé-citron avec deux sucres en passant devant la serveuse. Celle-ci acquiesça. Berthe alla s'asseoir sur une banquette, dans la partie surélevée, là où il y a encore une table de libre. Elle a de la chance, car c'est la pause de neuf heures et d'habitude, le pub est rempli de monde à cette heure de la journée. Enfin, surtout la partie du bar. Des ouvriers, des patrons, des chauffeurs, des livreurs. Comme les gens ne peuvent pas s'arrêter longtemps, ils restent debout. Les autres, les retraités, les mères de famille, les vacanciers, ou ceux qui ne sont pas pressés, s'installent dans un des box du fond. Là, Berthe posa son sac sur la banquette, enleva son manteau, le plia en deux en prenant soin de mettre la doublure à l'extérieur, le plaça sur le dossier, ôta ses gants de cuir gris perle et son chapeau assorti, mais garda son foulard noué sur ses épaules. Non loin de là, près de la fenêtre, deux hommes, jeunes encore, discutaient en buvant, l'un un café, l'autre un cappuccino.

– J'ai l'impression qu'il ne faudra pas trop compter sur Bernard Lavoué ces prochaines semaines, déclara le buveur de cappuccino qui est également le président du club de bridge. Avec sa femme qui va bientôt accoucher. Il sera assez occupé. Nous commençons à manquer de monde. Il faudra en parler lors de la prochaine assemblée.

– Vous avez raison, opina Jean Croisille, pasteur et membre actif du club. Faute de bois, le feu s'éteint.

– On pourrait tenter une ouverture auprès du couple de médecins, suggéra le président.

– Ce serait bien de les avoir, reprit Jean. Ils apporteraient du sang neuf.

Jean Croisille était secrètement d'avis qu'il fallait rehausser le niveau social du club. Parce que dans un club, de bridge ou autre, on ne se contente pas de jouer aux cartes. On boit aussi un verre, on discute de choses et d'autres, on débat et on commente la politique locale.

– Remarquez, je ne sais pas si c'est leur genre. Ils semblent avoir une vie assez retirée car on les croise rarement en ville.

– Essayez tout de même de leur proposer de se joindre à nous une prochaine fois. Le fait qu'on ne les voie pas souvent ne signifie pas qu'ils n'ont aucune vie sociale, mais peut-être simplement qu'ils choisissent soigneusement les gens qu'ils veulent rencontrer. Ce n'est ni un crime, ni un défaut, au contraire.

– D'après ce que je sais, ils privilégient les relations plus personnelles.

Je pense qu'ils ne se montrent que quand c'est absolument nécessaire. Autrement ils invitent les gens chez eux, et jamais beaucoup de monde à la fois.

– J'ai entendu dire qu'ils sont amis avec les Latinier. Enfin, étaient amis, car vu la situation, j'imagine que ces deux-là ne font plus grand-chose ensemble.

– En effet, cela ne me semble pas être la meilleure porte d'entrée!

Gabrielle et Louis Latinier étant, dans les faits, séparés depuis peu, leur vie en est passablement chamboulée. Comme Louis et Rodolphe se connaissent de longue date, le premier voit souvent le second et peut s'épancher sur ses problèmes conjugaux. Il voudrait que Marie raisonne Gabrielle. Celle-ci estime aussi qu'elle devrait parler à Marie, mais pour d'autres raisons que Louis. Au sujet du petit dernier, Claude. Ces pensées lui trottent dans la tête alors qu'elle rentre à pied à la Pension.

– Bonjour madame Gabrielle, lui lança la patronne.

– 'jour, répondit-elle machinalement.

Elle calcula qu'à midi trente, Marie devrait être rentrée à la maison. Je pourrais l'appeler chez elle plutôt qu'à l'hôpital. On pourrait fixer un rendez-vous ailleurs que sur son lieu de travail, dans un cadre moins institutionnel. Mais pas non plus chez elle. Je n'ai pas envie de tomber sur Rodolphe. Il serait capable de tout raconter à Louis. Rendons grâce à Marie, elle sait être discrète. Tout en cherchant à aider, sans forcément juger. En ce moment, Gabrielle Latinier a vraiment besoin de se confier à quelqu'un. Elle n'arrive pas à gérer les mensonges de Louis, les reproches et les crises des enfants, surtout celles de Claude qui a encore cassé une poupée à la garderie.

– Dire qu'il n'a que trois ans, secoua-t-elle la tête. C'est vraiment le portrait de son père. Un caractériel. Ma pauvre fille, t'as vraiment fait une grosse connerie avec celui-là.

– Plaît-il? se permit la patronne en se disant qu'elle ne va pas fort. Là voilà qui commence à parler toute seule à mi-voix. Elle n'a pas l'air dans son assiette.

– Rien, rien, coupa Gabrielle.

Elle n'avait pas du tout envie de se confier à cette pipelette qui passe ses journées à médire des autres, à raconter des cancanes avec ses copines venues boire le café pendant que les enfants sont à l'école.

– Vous ne voulez pas manger quelque chose? Il y a du potage de légumes qui mijote depuis ce matin.

– Plus on remue la minestrone meilleure elle est! déclara Gabrielle en se dirigeant vers la salle à manger.

Elle s'assit à sa place habituelle, sortit un téléphone portable de la poche extérieure droite de son grand sac rouge et appuya sur les touches. L'écran s'alluma. Répertoire. Yes. Recherche & Appel. Yes. M. Yes. Marie. Yes.

Appel en cours Marie. Connexion Marie. Bonjour! Vous êtes en ligne avec le répondeur de Marie Mège. Je ne puis vous répondre pour l'instant mais vous pouvez me laisser un message après le bip sonore. Je vous rappellerai dès que possible. Merci et à bientôt.

– Salut! C'est Gabrielle. Peux-tu me rappeler d'ici ce soir? Merci.

Si Marie voyait sa tête au moment où celle-ci laisse ce message laconique, elle s'inquiéterait peut-être. Le ton de sa voix devrait lui mettre la puce à l'oreille. Elle va sûrement se demander ce qui se passe encore, songea Gabrielle en dépliant sa serviette jaune à carrés orangés et rouges. Mais elle se rappela que Marie avait choisi ce métier en connaissance de cause, sachant qu'elle serait confrontée à toutes sortes de situations. Un médecin ne se borne pas à soigner les corps et les maladies, il doit aussi s'occuper du mental, des bleus à l'âme. Il sait écouter, encourager, remonter le moral, même gronder parfois. Et toujours rester calme, surtout quand l'interlocuteur s'énerve ou qu'il est de nature agressive comme René Tourranchet. Tout à fait le portrait de son père. Pourtant Marcel ne se trouve pas particulièrement soupe au lait. Il admet avoir un caractère un peu vif, mais il n'est vraiment pas méchant. René non plus, malgré ce que madame le docteur voudrait faire croire. Elle a insinué quelque chose de ce genre lors de la discussion dans son cabinet, quand Marcel est venu chercher René à l'hôpital, après la bagarre avec ce crétin de Joël Desorts. Dommage qu'il ne lui ait pas carrément cassé la gueule à ce petit imbécile. Évidemment, Marcel avait gardé ces pensées pour lui, il n'aurait pas osé parler ainsi devant Marie Mège parce qu'elle l'impressionne quand même un peu. Elle a beau être petite et boulotte, c'est quand même une nana qui en impose. Et énergique avec ça! La porte de l'atelier de la rue de l'Industrie s'ouvrit et le tintement des clochettes interrompit ses réflexions. Marcel se retourna et reconnut Bernard Lavoué. Il remarqua d'emblée sa mauvaise mine, les demi-lunes noires sous ses yeux un peu vides, les coins de la bouche pendant dangereusement. La tête des mauvais jours. Comme il est onze heures trente, il lui propose de boire un verre. Sachant que c'est l'heure de l'apéro, Bernard a peut-être fait exprès de passer maintenant. Il accepta.

– Ça va? Tu tiens le coup? s'inquiéta Marcel.

– Il faut bien! Parce que si moi je ne tiens pas, c'est cuit, confia Bernard.

– Sacré putain de sort, marmonna Marcel.

– Je fais ce que je peux. Qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas mon fils!

De la petite étagère grisâtre suspendue au mur par ses deux crochets de fer, Marcel sortit deux verres à blanc qu'il posa sur la table et un tire-bouchon à vis sans fin. Ayant enlevé la capsule de la bouteille, il se rendit soudain compte qu'elle n'avait pas de bouchon, mais un capuchon à vis. Je me fais chaque fois avoir, songea-t-il en remettant l'objet désormais superflu

à sa place. Il s'en servira une autre fois. Tout en faisant craquer le joint métallique, Marcel cherchait quelque chose à dire.

– Faut que tu parles avec la toubib, tenta-t-il en remplissant les deux petits verres frappés aux armoiries de la commune. Tu sais, elle est pas mal. Un peu moralisatrice mais bon, pas mal quand même.

– Qu'est-ce que tu veux que je lui dise, coupa Bernard. Elle sait bien que Lucy va mal. C'est elle-même qui lui a annoncé la nouvelle. Puis elle est aussi inquiète pour le bébé. Elle m'a dit que des chocs pareils peuvent parfois provoquer une naissance prématurée. Si, en plus, on perd encore celui-là, alors je ne réponds plus de rien.

– Vous devriez peut-être prendre des vacances. Je ne sais pas moi, partir tous les deux pour un week-end en amoureux.

– J'y ai pensé. Mais je crois que ce n'est pas le moment.

– Faut lui faire une surprise, la sortir un peu. Vous avez les moyens quand même. Et puis quand le gueulard sera là, ce sera trop tard.

– Non, tout petit comme ça on peut le prendre avec nous. C'est assez facile les premiers mois.

Pour lui changer les idées et de sujet de conversation, il lui proposa de jeter un œil au prototype du jouet qu'il était en train de développer.

– Il y a encore quelques problèmes à régler, expliqua-t-il. Mais on pourra bientôt le tester dans des conditions réelles.

– As-tu enfin trouvé un menuisier capable de fabriquer une caisse pour le transport?

– Oui, un bon ouvrier, précis et consciencieux.

Ce menuisier, c'est Joseph Godel. Il a de l'expérience et aime faire des travaux un peu spéciaux. Ça le change de la routine. C'est d'ailleurs lui qui a dessiné, fabriqué et ajusté le meuble de cuisine de l'usine à Sangale. C'est du travail d'art. Monsieur Triolet et Madame Mège en sont si contents qu'ils lui ont même offert une bouteille de Bordeaux pour le remercier de l'excellence de son travail. Pas un Mouton-Rothschild. Mais un château quand même. Un Bellefont-Belcier. Un Grand Cru. De 1996. Monsieur Triolet lui a précisé qu'il n'est pas nécessaire de la laisser vieillir à la cave, qu'il peut la boire dès maintenant. Joseph préfère le Bourgogne, mais il a quand même trinqué le soir même avec Sonia.

– Comment est-ce chez eux, questionna-t-elle. C'est bien?

– Il faut aimer les choses un peu modernes. Mais c'est très clair parce que tout est peint en blanc.

– Il y a tellement de fenêtres! Pour ce qui est de la lumière il ne doivent pas en manquer. Ils vont mettre des rideaux?

– Je pense que oui, pour se cacher des gens qui passent dans la rue. Il faut reconnaître qu'on plonge directement dans leur salon.

– J'aimerais bien visiter. Tu crois que ça les dérangerait? Enfin je veux

dire, tu crois qu'ils seraient d'accord ?

– Sûrement. Tu sais ils ne sont pas snobs. Ils ont des moyens, ça c'est sûr, mais ils sont très gentils, très simples en fait. Ça se voit à leur manière de s'habiller.

– De ce côté-là, je trouve qu'elle n'est pas terrible, rétorqua Sonia. Quand on est petite et boulotte comme elle, on ne met pas des minijupes. Fuchsia en plus. Elle devrait aussi soigner ses cheveux et se coiffer autrement qu'en les nouant en queue de cheval.

– Je pense qu'elle n'attache pas beaucoup d'importance à l'apparence, concéda Joseph.

– Mais quand on est médecin et qu'on est en contact avec des gens, il faut quand même faire un minimum d'effort, s'exclama Sonia. Si tu as l'air dépenaillé, les gens ne te prennent pas au sérieux.

– Une fois qu'elle a sa blouse blanche, on ne voit plus ce qu'elle porte en-dessous.

– Mais quand même, reprit Sonia en cherchant des arguments plus frappants. C'est comme si le pasteur mettait des pantalons troués pour le culte du dimanche. On n' imagine pas un banquier en vieux jeans et pull raccommodé. C'est un manque de respect envers les gens. Ils ont aussi un rôle de représentation.

Ce que Sonia Malparty tente d'expliquer à Joseph Godel, son compagnon, Jacques Heger l'a parfaitement compris. Ayant quelque ambition politique, il fait très attention à ces choses-là parce qu'il sait que ça compte. C'est une des raisons pour lesquelles il est d'ailleurs convaincu que le précédent médecin était mieux. D'abord c'était un homme, et ensuite, avec lui, on pouvait au moins causer. De tout et surtout de politique. Tandis qu'avec elle, rien à faire. Impossible. Et dire que son père a fait une brillante carrière politique. Hier encore il a voulu l'aiguiller sur le sujet. Et qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle a ouvert son grand bouquin avec la liste des médicaments et a commencé à le feuilleter. Puis elle a marmonné des mots incompréhensibles, sûrement du latin, rédigé l'ordonnance qu'elle lui a tendue en souriant et en lui recommandant de revenir dans six mois. Jacques doit faire des contrôles régulièrement. Parce qu'il a trop de tension. Et prendre des médicaments.

– Elle est un peu cheval, plaisanta Jacques. Surtout avec sa longue queue. Ha, ha, ha. Bon, qu'est-ce que tu penses des pilules qu'elle m'a prescrites ?

– C'est exactement ce qu'il te faut, approuva le pharmacien qui est aussi son copain.

– Mais ce ne sont pas les mêmes que d'habitude, chipota Jacques.

– Non, enfin oui, c'est ce qu'on appelle des génériques, professa-t-il. En fait ce sont les mêmes médicaments avec la même composition, mais sous un autre nom.

– Ils sont aussi efficaces ? se méfia Jacques.

– Oui, bien sûr. Laisse-moi éclairer ta lanterne. Vois-tu, les grandes entreprises pharmaceutiques investissent beaucoup d'argent dans la recherche pour financer les équipes qui travaillent dans leurs laboratoires. Alors une fois qu'elles ont trouvé un nouveau médicament, elles déposent un brevet pour protéger leur découverte. Il faut bien voir que ça coûte très cher, la recherche. Alors c'est normal qu'ils veuillent rentrer dans leurs frais.

– Ouais, faire du bénéfice aussi, hocha Jacques.

– Évidemment. Ce n'est pas à toi que je vais expliquer ça ! Mais au bout d'un certain nombre d'années, le brevet arrive à échéance et le médicament tombe dans le domaine public. Alors des boîtes plus petites ont le droit de le commercialiser, mais sous un autre nom. En fait, la seule différence, c'est le nom.

– Bon, bon. Si tu es d'accord avec son ordonnance, je n'ai rien à redire. Tu sais qu'en plus elle m'a fait la morale. Il paraît que je suis trop gros et que je devrais faire un régime. Elle en aurait aussi besoin. Elle n'a pas une taille de guêpe !

– Mais c'est dans ton intérêt qu'elle dit ça. Et puis avec ce que tu bois et ce que tu fumes, tu vas faire un infarctus.

– J'ai pas l'âge !

– On a tous l'âge de nos artères. Elle a raison, tu sais, tu devrais faire gaffe.

– Bah, il faut bien mourir de quelque chose. Et puis si c'est pour passer sa vie à faire attention, ça ne vaut pas tellement la peine. Je suis d'avis qu'il faut profiter. Tiens, cette vieille sauterelle de Cédelle qui est mort il y a un mois. Il avait quel âge ? 82, 83 ans ?

– Dans ces eaux-là. Mais il n'a jamais fumé, jamais bu plus d'un verre de vin rouge par jour. C'est une question d'hygiène de vie. Parles-en avec elle la prochaine fois que tu vas pour un contrôle.

Marie Mège serait en effet très bien placée pour parler du cas Félix Cédelle puisque c'est elle qui l'a soigné jusqu'à la fin. Elle a même proposé à sa femme de le reprendre à la maison. Berthe lui en est très reconnaissante, car elle préférerait que Félix puisse s'endormir dans son lit, avec sa femme pour le veiller, sans toutes les drogues qu'on lui aurait données à l'hôpital et qui abrutissent les gens. Ce n'est pas en ville que les choses se passeraient ainsi. Berthe soupçonne les grands professeurs de transformer les personnes âgées en cobayes. C'est pourquoi elle apprécie beaucoup Marie Mège et ne manque jamais une occasion de le dire.

– Cette jeune femme est très humaine, assura-t-elle à Olivier Forquet venu payer le fermage. Vous savez, c'est elle qui s'est occupée de Félix. Elle a laissé faire l'âge et la nature. Elle lui a laissé le droit de partir tout doucement.

– S’endormir pendant la reposée c’est une belle mort, en effet, approuva Olivier.

– Vous êtes trop jeune pour comprendre vraiment ces choses-là. Mais à mon âge, on y attache de l’importance. Cela rend la séparation moins douloureuse.

– Bon, déclara-t-il pour changer de sujet, je vois que ça commence à donner le tour! Je suis bien content pour vous. Je vous ai apporté un peu de rampon. Avec le redoux, la neige a bien fondu et Barbara en a ramassé.

– Comme c’est gentil à vous. Je vous remercie infiniment. Votre Barbara est très aimable. Vous avez de la chance de l’avoir rencontrée.

– Elle aussi! blagua-t-il. Je vous laisse maintenant parce qu’il faut que j’aille étendre le lissier et si je veux être à l’heure pour la soupe, j’ai intérêt à me dépêcher.

Berthe sourit à ses paroles. Son esprit vagabonde déjà dans le passé. Quel bonheur d’avoir eu la chance de vivre toutes ces années ensemble. Quand elle voit tous ces jeunes couples divorcer, cela l’attriste. Les enfants doivent en pâtir, cela doit les déstabiliser et ils finissent par mal tourner. Comme ce fils Tourranchet, René. Il a la réputation d’être bagarreur et violent. La preuve, il paraît qu’il s’en est pris à Joël Desorts l’autre soir au Café de la Gare. Ils se sont battus. Résultat, Joël a dû se faire plâtrer le poignet droit à l’hôpital où son père est venu le chercher parce qu’évidemment, il ne peut plus conduire.

En franchissant la porte automatique vitrée, André Desorts se rappela tout à coup qu’il voulait apporter des fleurs à Marie Mège. Il passe rapidement devant la réception. Par chance, la secrétaire est occupée à chercher un dossier dans l’armoire métallique verte. La tête plongée dans le tiroir du bas, elle ne le voit pas passer. Au bout du couloir, il décide de prendre l’escalier. Joël est au premier étage. Il aura plus vite fait de monter à pied que d’attendre l’ascenseur. L’idée de croiser des gens l’embarrasse. Il frappe deux coups brefs à la porte de la chambre 117, croit entendre une réponse et entre. Joël se trouve sur le balcon.

– Tu as le droit de fumer ici? s’enquit André après l’avoir embrassé.

– Pas trop, admit Joël. Mais la docteur m’a juste recommandé d’être discret. Elle n’est pas très à cheval sur le règlement.

– Peut-être trop tolérante, oui! fut l’avis d’André.

Décontractée. C’est ainsi qu’Axelle, la fille d’André, la qualifie. Elle la connaît depuis la naissance de son bébé. Comme tout est allé beaucoup trop vite, Axelle a accouché à la maison. Marie Mège est arrivée une fois le travail terminé. Elle lui aurait dit qu’elle n’avait pas vu un bébé si neuf depuis longtemps. En fait, ça date de son stage obligatoire à la maternité de l’hôpital universitaire.

– Elle est sympa la toubib, s’exclama Joël. Elle aurait pu nous engueuler

quand on est arrivé avec Maryline. Et bien même pas!

– Ah, parce que la serveuse a aussi été blessée? s’indigna André.

– Mais oui. Ce crétin de René a lancé une chaise, prétendit Joël. Alors Maryline lui a dit de se calmer, mais il l’a empoignée et l’a cognée contre le mur. Tu aurais entendu le bruit!

Encore heureux que la paroi soit en bois. C’est moins dur que la pierre.

– C’est vraiment le même que son père. Il faut croire que le sale caractère c’est héréditaire. Et comme la mauvaise herbe, c’est tenace.

– Oui. Enfin, elle était un peu sonnée. Elle avait une drôle de tête quand on est arrivé ici. La docteur a commencé à lui poser plein de questions un peu bêtes. Comment elle s’appelle, où elle habite, quel âge elle a.

– Mais ce ne sont pas des questions bêtes! Au contraire.

– Ce que je trouve bizarre, c’est qu’elle lui a posé plusieurs fois les mêmes questions.

– C’est pour savoir si elle sait où elle en est.

Maryline Baloche s’est elle aussi demandé si Marie Mège ne la prend pas pour une débile. Elle la soupçonne d’avoir une mauvaise impression d’elle, bien qu’elle en ait sûrement déjà vu des vertes et des pas mûres. Maryline se souvient d’une fois, au cinéma. Elle a dû partir en plein milieu du film parce que son bip avait sonné. Son mari est resté. C’était sûrement pour un cas où il n’y avait pas besoin du radiologue. Sinon il serait parti avec elle. Elle doit avoir l’habitude de dessoûler les poivrots ou de recoudre des arcades sourcilières éclatées. Force est de constater qu’il y a de plus en plus de bagarres de bistrot. Et les serveuses sont évidemment en première ligne.

– Mais non, ce n’est pas la faute de ton fils, assura Maryline à Charlotte Bouquet passée la voir le lendemain, après le service.

– N’empêche, s’énerva Charlotte. Si j’avais été là, ils n’auraient pas osé.

– Je te jure que Joël est resté calme. C’est René qui a commencé à s’exciter et à vouloir tout casser, expliqua Maryline.

– Tu n’aurais pas dû t’approcher, persista Charlotte. Il fallait laisser le patron faire ça. C’est son boulot après tout. Ce n’est pas aux femmes de séparer des hommes qui se battent.

Même si ce sont encore des gamins. Chacun sa fonction. La sommelière sert, le client boit, le médecin soigne et garde son sang-froid. Surtout dans des situations particulières comme celle vécue par Olivier Forquet le jour où la botteuse lui coupa deux doigts. Il se rappelait précisément de tous ses gestes. Comment il avait récupéré ses doigts. Comment il avait eu l’idée de les mettre dans un sac rempli de glaçons. Comment il avait bandé sa main. La route pour aller à l’hôpital. Marie Mège l’avait même félicité. Grâce à sa présence d’esprit, on pourrait peut-être sauver ses doigts et les recoudre.

En fait, ça n'a pas marché. Mais bon, ce n'est pas de sa faute. Les miracles ne se produisent pas tous les jours.

– Tiens, proposa Barbara, on pourrait rajouter les médecins sur la liste des invités. Il est sympa le radiologue. Elle, je ne la connais pas, mais lui a toujours le mot pour rire.

Quelques années auparavant, Barbara qui aimait beaucoup chanter, avait fait partie du chœur de *La Flûte enchantée*. Rodolphe aussi. Comme le spectacle avait lieu dans les arènes de Chavenes, ils avaient fait les trajets ensemble. En voiture. Parce que Rodolphe ne prend jamais le train. Il ne supporte pas les transports publics. Comme ça Barbara économisait le prix du trajet et Rodolphe était ravi d'avoir de la compagnie.

– Il n'avait pas un peu le béguin pour toi? insinua Olivier.

– Et toi, tu ne serais pas un peu jaloux? le taquina Barbara.